



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

The uses of first person writings : Africa, America, Asia, Europe / François-Joseph Ruggiu (dir.)
éd. P.I.E. P. Lang, 2013
cote : 59.598

Dans l'introduction de ce recueil bilingue, François-Joseph Ruggiu, professeur d'histoire sociale comparée à la Sorbonne (Paris IV-Centre Roland Mousnier) nous rappelle qu'un groupe de recherche des écrits du For privé s'est créé en 2003, sous l'égide du CNRS, à sa propre initiative et à celle de Jean-Pierre Bardet. À ce jour, plus de 2000 documents ont été répertoriés dans divers fonds privés, bibliothèques etc. Le projet qui sous-tend ce livre est de rassembler des contributions de spécialistes de littérature « personnelle » des diverses parties du monde : Proche-Orient et Extrême Orient, Afrique, Amérique, Europe.

Claudia Ulbrich (Freie Universität Berlin) constate avec raison (pp. 23-32) que l'intérêt des chercheurs pour ce genre de littérature s'est beaucoup accru au cours des dernières décennies : elle estime que le temps est venu d'écrire une histoire transculturelle de ces textes, et conclut sa contribution sur une interrogation fondamentale : « *Pourquoi des êtres humains se mettent-ils à coucher leur vie sur le papier ?* » Question qui risque de rester longtemps insoluble, comme toutes celles qui touchent au mystère de la création et de la grâce. Giovanni Ciappelli (Université de Trente) nous entretient (pp. 61-75) de l'apparition du genre autobiographique en Europe à l'époque moderne. Il s'attache particulièrement au cas de quelques écrivains et artistes toscans du XVI^e siècle comme Cellini et Bandinelli.

La littérature « personnelle » arabe fait l'objet de trois communications. Celle de Catherine Mayeur-Jaouen (Inalco) spécialiste de la littérature soufie, qui brosse un panorama de la quête mystique et de la tentation autobiographique dans la culture religieuse arabe du XV^e au XIX^e siècle (pp. 33-59), celle d'Astrid Meier (Halle-Wittenberg), qui traite des débuts de la période moderne dans la Syrie ottomane (pp. 123-137) et nous livre d'intéressantes considérations sur Suyuti et Ibn Tûlûn, et enfin celle de Nelly Hama (Université américaine du Caire), intitulée Self narratives in arabic texts 1500-1800 (pp. 139-153) La contribution de Asli Niyazioğlu (Koç university Istanbul) intitulée Secrets of the Ottoman lives ? tente de déchiffrer les secrets de la vie intime dans la société turque à l'époque ottomane. (pp. 191-201)

L'Afrique subsaharienne a inspiré deux contributions : celle de Aïssatou Mbodj-Pouye (CNRS) qui s'intéresse pp. 169-189, à la scolarisation et à l'écriture privée dans la région cotonnière du Mali, et celle de Karen Barber (Université de Birmingham) :





Académie des sciences d'outre-mer

Écriture privée et publique en Afrique de l'Ouest à l'époque coloniale. (pp. 217-231, traduite par J.F. Ruggiu). On lira dans cette dernière, l'intéressante et étrange autobiographie d'un instituteur et évangéliste ghanéen, Boakye Yiadom, qui tint un diaire de 1946 à 1981. Curieux personnage, polygame entouré de *fiancées* parfois enceintes et s'étonnant pourtant de ne pas être ordonné pasteur. Son journal n'en est pas moins influencé par le modèle piétiste d'introversion enseigné dans les écoles de la Mission de Bâle.

Les lettres indonésiennes restent fort peu connues en Occident, non seulement en France. Le mérite d'Etienne Naveau (Inalco) et de nous faire découvrir (pp. 77-105) les quelques œuvres autobiographiques existant en langue malaise, qui sont, de son propre aveu, fort rares et datent à peu près toutes du XX^e siècle. Les écrivains indonésiens n'abordent le genre autobiographique qu'avec les plus extrêmes réticences et ont tendance à s'effacer devant leur texte, ou devant leur lecteur, ou devant la cause qu'ils défendent.

La littérature autobiographique (ou diariste) japonaise fait l'objet de deux contributions : celle de Reiji Iwabuchi (Tokyo) (pp. 107-122) qui est consacrée à la période d'Edo (1603-1867) et celle d'Emmanuel Lozerand (Inalco) pp. 155-167) qui étudie ce genre d'écriture pendant l'ère Meiji (1867-1912). La période d'Edo, relativement pacifique, sans guerres civiles, est caractérisée par un grand développement des écoles privées qui mettent l'écriture à la portée d'un grand nombre de Japonais. Emmanuel Lozerand constate pour sa part une massification de la littérature intime au cours de la période qu'il a retenue, produit sans doute de la solitude de l'homme dans une société industrielle.

Dans son texte : « Situating self. Family histories in 17th and 18th centuries in British north America », (pp. 203-215), Karin Wulf s'interroge sur l'aide que la monographie ou saga familiale peut apporter à l'individu en quête de soi-même et soucieux de définir sa personnalité, son identité pour recourir à un terme aujourd'hui galvaudé. Dominique Deslandres (Montréal) a choisi de consacrer sa communication à l'*agentivité* (?) féminine dans la littérature de l'espace français du XVII^e siècle (pp. 233-249). Elle a surtout fait porter son étude sur les écrits monastiques, notamment les très nombreuses lettres de Marie de l'Incarnation, (Marie Guyart, 1599-1672), religieuse ursuline tourangelles qui se consacra à partir de 1639 à l'évangélisation des jeunes amérindiennes de la Nouvelle-France. Elle observe que les femmes ayant acquis des connaissances rudimentaires en lecture et en écriture étaient à même de créer, par les correspondances qu'elles échangeaient, des réseaux qui ont joué un rôle important dans l'éducation féminine et leur ont apporté des éléments pour la construction de soi.

Dans un ordre d'idées assez voisin, (Conventual writings from the new world) pp. 251-261, Elisa Sampson Vera Tudela (King's College, Londres) traite de la littérature monastique féminine d'Amérique Latine d'après les écrits autobiographiques laissés par plusieurs moniales carmélites. L'influence d'Augustin et de Thérèse d'Avila est perceptible dans ces textes. Christa Hammerle (Université de Vienne) aborde pour finir un genre pénible, voire douloureux, celui des correspondances privées féminines en temps de guerre totale au cours du premier et surtout du deuxième conflit mondial.



Académie des sciences d'outre-mer

On lira des extraits des écrits de Maria E. épouse d'un officier servant sur le front italien en 1944 et surtout de Thérèse Lindenberg, Autrichienne partiellement d'origine juive, dont le journal couvre la période 1938-1946.

La lecture de cet ouvrage nous a paru appeler un grand nombre de réflexions. Ruggiu nous apprend p. 10 que la terminologie : *Écrits du For Privé* a été forgée dans les années 1980 par Madeleine Foisil qui s'était acquise une notoriété méritée par son édition des mémoires du sire de Gouberville, gentilhomme normand du seizième siècle. N'eût-il pas été tout aussi simple de parler des traditions (ou des méthodes) de l'autobiographie ou du journal intime ? Le for privé est, si l'on en croit Furetière, un tribunal intime, celui du jugement de la conscience. L'autobiographie ou le journal peuvent être contemplation de soi-même à la manière de Chateaubriand, peinture de paysages états d'âme ou confessions à la manière de Rousseau, monologue sur la psychologie des peuples à la manière de Hegel, ou encore dissection, voire dénigrement de soi-même (Maine de Biran, Kierkegaard) dans le supplice sans fin d'introspection et d'introversioin qu'inflige le scalpel d'une autopsie morale quotidienne. Pascal nous disait jadis que le moi est haïssable et plus près de nous Jacques Bainville avait assurément raison de mettre les historiens en garde contre les mémorialistes et leurs œuvres (*Ce qui contribue à donner à l'histoire les plus fausses couleurs, ce sont les mémoires*).

Henri-Frédéric Amiel, qui fut un maître du genre, nous rappelait cependant que, loin de se résumer à un stérile onanisme intellectuel, le journal intime idéal est celui qui peut donner une idée précise de la culture et des idées de celui qui l'écrit.

Jean Martin